

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. Fr. 5 —
Six mois. 2 50
Trois mois. 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. Fr. 7 —
Six mois. 3 50
Trois mois. 1 75

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

AVIS

Par suite de l'apparition de notre supplément, nous nous voyons obligés d'augmenter le prix de l'abonnement de 1 franc par an. Nous prions nos souscripteurs d'en tenir compte.

De plus, étant entraînés dans des frais assez considérables, nous nous voyons forcés de demander à nos dépositaires de bien vouloir avancer leurs époques de paiement et de nous faire parvenir ce qu'ils pourront de la vente dans la semaine. — Urgence.

LE DRAME DE CHICAGO

La Mort.

Nos frères sont morts, étranglés par les bourgeois en plein jour sur la place publique de Chicago, à midi, 11 novembre.

Ils ont marché au chant de la Marseillaise. Ils sont morts au cri de *Vive l'Anarchie!*

La veille encore, des millions de travailleurs disaient aux bourgeois : « Ne les tuez pas ! » Obéissant aux cris de leurs cœurs, ils se laissaient aller jusqu'à implorer.

Leurs voix ont été étouffées par les cris de *mort!* de la meute des repus.

Le crime est accompli. Rien, jamais, ne l'effacera. Et, de ces mêmes millions de poitrines ouvrières qui, hier encore, étaient prêtes à tendre la main et pardonner beaucoup aux bourgeois, un seul cri est parti aujourd'hui :

« La Mort ? Eh bien soit, ce sera la Mort ! Liberté, Egalité, Fraternité, ou la Mort, disaient nos pères. Point de Fraternité, dites-vous ? Eh bien, vive la Mort, pour marcher à la Liberté et à l'Egalité ! »

— Assez de discussions ! La corde ! criaient-ils dans les journaux.

Soit !

— Plus de trêve entre nous et ceux qui veulent nous déposséder ! La Mort ! disaient-ils dans leurs prétoires.

Soit !

— Que le plomb et la poudre, que la hache et la corde tranchent la situation. Et nous verrons, disaient-ils, de quel côté la poudre et le plomb, la corde et la hache feront pencher la balance !

Soit, nous verrons !

— Que la mort soit l'argument suprême !

Soit !

Les derniers mots prononcés par Parsons en public ont été des paroles de paix. A quelqu'un qui lui criait le 4 mai : « La corde pour Jay Gould, le millionnaire », il répondit :

— Guerre aux institutions, mais paix aux hommes !

— Non, non ! ont vociféré les bourgeois. Guerre aux hommes ! Guerre à ceux surtout qui font la force de l'institution ! Et que ce ne soit pas une guerre pour rire. Qu'elle sème la terreur ! Qu'elle frappe l'imagination !

Soit !

— Mais les hommes ont des femmes et des enfants ! Pourquoi frapper ces petits êtres dans

leurs pères ? Pourquoi frapper la femme, cette martyre de l'humanité, qui souffrira toute sa vie et qui n'aura même pas une tombe pour y épancher ses douleurs ?

— Peste de leurs femmes ! Peste de leur progéniture ! répondent les repus.

— Eh bien, soit ! Nous vous prenons au mot.

Et, lorsque des millions de travailleurs, en Amérique, en Europe, en Australie, leur ont crié : « Ne massacrez pas nos frères. Ils ont donné toute leur vie pour notre cause. Ne creusez pas davantage le gouffre qui nous sépare. Plus il sera profond, plus il faudra de cadavres pour le combler. Assez de massacres ! Si le Capital n'a pas d'entrailles, vous devez en avoir. Vos femmes peuvent en avoir. » Alors il leur fut répondu :

— Peste de votre sentimentalisme ! Des bombes pour la canaille. La corde pour les meneurs !

Eh bien, soit ! que sur tous ces points votre volonté soit faite. Que sur tous ces points votre leçon soit burinée en traits de feu dans les cœurs des travailleurs.

Et lorsque la Mort fauchera en « argument suprême » à droite et à gauche ; lorsque les journées de septembre reviendront — car elles reviendront, vous y avez travaillé — et que la hache et la corde seront aux mains de ceux qui ont trop souvent plié la tête sur le billot, et si alors, un de ceux dont le cœur saigne à la vue des massacres, vient encore dire : « Pitié pour ces hommes, ces femmes et ces enfants ! Pitié pour l'humanité, — on lui répondra :

— As-tu donc oublié le 11 novembre 1887 ? As-tu donc oublié la danse macabre des bourgeois piétinant sur les cadavres de nos frères et criant aux millions de travailleurs :

« Des bombes pour vous, la canaille, si vous vous révoltez, ne serait-ce que pour faire grève, et la corde pour vos meneurs ! Mort aux vipères ! »

Il y a des crimes dont le souvenir s'est effacé. Mais il y en a aussi que les siècles n'ont pu faire oublier.

Celui-là ne le sera pas.

Le drapeau noir flotte. Et avec le sang de nos frères ils y ont inscrit : *l'esclavage ou la mort!*

Eh bien non ! la Liberté, l'Egalité ou la Mort !

* * *

C'EST LE PLUS BEAU MOMENT DE MA VIE ! VIVE L'ANARCHIE !

Ce sont les dernières paroles de Fischer, du haut de l'échafaud.

Une seconde — et il ne vivait plus.

Mères, burinez ces mots dans les cœurs de vos enfants.

C'est pour leur préparer un meilleur avenir qu'ils sont morts, tous les cinq, assassinés par des bourreaux, payés par les bourgeois.

* * *

Les Hautes-Cœuvres des Bourgeois.

Elle est longue, la liste des travailleurs qui

ont déjà succombé depuis 1878 — époque où les hostilités entre pauvres et riches, entre gouvernés et gouvernants, furent reprises par les travailleurs. On frémit rien qu'à ces souvenirs. Mais tout s'efface devant le drame horrible de Chicago.

On a vu Moncasi, le tonnelier d'Aragon, étranglé par un carcan après avoir été tourmenté pendant vingt-quatre heures dans une chapelle ardente, et exposé ainsi — cadavre défiguré — pendant des heures sur la place de Madrid. On a vu Hædel décapité par un bourreau portant l'habit noir — l'habit de noce de la bourgeoisie. On a vu Nobiling s'ouvrant les veines à deux reprises pour ne pas donner à ses ennemis la joie de l'exécution, et traîné néanmoins à l'échafaud. On a frémi au récit de l'exécution de Pérovskaya et de ses quatre amis lorsque les bourreaux ivres lançaient Ivanoff trois fois dans l'espace sans pouvoir l'achever, tiraient les suppliciés par les pieds et faisaient dire à un témoin de l'exécution qu'il avait vu bien des exécutions horribles en Orient, mais jamais pareille boucherie. On a senti le sang se figer dans les veines lorsque les bourgeois battaient monnaie avec le portrait d'Oliva garrotté, et que d'autres bourgeois et bourgeoises, amateurs de sensations, l'achetaient par milliers. On a vu Reinsdorf, dans sa marche à l'échafaud, arrachant des accents de douleur jusqu'aux correspondants de journaux de la haute pègre. On a vu quarante-huit hommes et femmes périr en Russie sous les balles ou la corde, et on a appris avec terreur que les exécutions continuaient, sous prétexte de révolte, jusque dans les prisons et, dans les cabanes comme dans les palais, on se demandait avec effroi s'il était possible que la torture se pratiquât encore dans les Bastilles russes.

On a vu et vécu tout cela. Toute une longue série de carnages et d'atrocités ont passé devant les yeux de notre génération dans le court espace de neuf ans. On semblait s'y faire. — « Quelques minutes de souffrance, voilà tout », et on se tranquillisait, en feignant d'oublier la mère, la femme et l'enfant du supplicié.

* * *

Mais — ce fut un réveil général lorsqu'on apprit que les sept condamnés de Chicago allaient être exécutés.

Sept gibets, pour rien, c'était trop, — même pour notre génération qui crie dès qu'elle a le moindre bobo, et qui supporte les souffrances d'autrui avec tant de calme.

Vaguement les travailleurs ont senti que ces exécutions étaient un défi lancé au peuple par les bourgeois. Vaguement ils ont compris que l'exécution de sept anarchistes à Chicago allait avoir une portée historique. Vaguement encore ils s'étaient aperçus que ces exécutions, si elles avaient lieu, signifieraient carte blanche aux bourgeois de tout pays pour massacrer les travailleurs.

Ce fut un réveil. Mais il vint trop tard.

* * *

En effet, depuis cette journée où les Versaillais firent fusiller Ferré, Rossel et Bourgeois, presque un an après la Commune, il n'y a pas eu d'exécution qui eût été un défi aussi audacieux à toutes les idées reçues, à tous les mensonges conventionnels sur la justice.

Ferré, cependant, avait été de la Commune. Il avait combattu, l'arme au bras. Moncasi et Oliva, Hœdel et Nobiling, Pérovskaya et Reinsdorf avaient pris les armes. Et, quel que fût le nombre de ceux périés en Sibérie pour un simple soupçon, toujours est-il, qu'à part Lizogoub, en Russie même, on n'a pas pendu pour des discours ; on pendait pour des complots réels.

Rien de pareil à Chicago. Dans cette Démocratie américaine où les Gould et les Bennetts sont plus puissants que des rois en Europe, où l'or fait tout, et l'homme qui n'a pas le sou est un *tramp* sur lequel le premier garde venu décharge son revolver, — dans cette Démocratie on a pendu pour des discours, pour avoir fait partie de l'Internationale, des hommes qui n'avaient pas jeté la bombe, qui avaient tout fait pour empêcher un conflit armé le 4 mai, à Haymarket. On les pendait pour des discours que l'on avait tolérés des années durant, pour des vieux articles de vieux journaux, pour avoir fait partie de l'Association Internationale des Travailleurs, après avoir encouragé O Donovan Rossa dans sa croisade de dynamite contre l'Angleterre, après avoir applaudi aux bombes irlandaises jetées au parlement anglais, au sein des femmes qui flânaient dans la Tour de Londres, au milieu des travailleurs roulant dans les tunnels du Métropolitain.

Ce qui rendait l'exécution triplement odieuse c'était la bacchanale des bourgeois dansée autour des gibets. L'exécution devait avoir lieu au milieu de cris si odieux, si répugnants, si ignobles et si abjects des bourgeois, qu'à eux seuls, ces cris, lorsque leur écho affaibli traversait l'Atlantique, faisaient frémir d'indignation. On a vu jusqu'à des conservateurs anglais, des officiers, saisir la plume et épancher leur indignation à la vue de cette danse macabre des bourgeois.

Les insultes les plus grossières et les plus lâches accompagnaient les martyrs.

Leur vie privée et publique avait été irréprochable. En vain la meute bourgeoise y fouillait-elle de ses sales mains ; elle n'y trouvait rien qui permit à un coquin quelconque d'aligner, ne serait-ce que dix lignes de calomnie.

Car à l'exemple des plus beaux types que notre époque ait produits — des Pérovskaya, des Reinsdorf et de tant d'autres, — toute leur vie était là pure du moindre reproche.

Tous — pauvres ; tous — ayant travaillé toute leur vie ; tous — intelligents, instruits ; tous — ayant dans leur passé une vie entière de dévouement sans bornes et sans ambition à la cause qu'ils avaient épousée ; tous — aimés des travailleurs, leurs frères ; plusieurs — ayant tourné le dos aux offres des bourgeois pour rester obscurs travailleurs et mener cette vie, marcher à cette mort, de l'homme qui se donne, cœur et âme, à l'Anarchie.

Et précisément pour cela, ne trouvant rien à leur reprocher, pas même l'ambition, la cruauté de la presse américaine les accablait d'injures banales, d'injures grossières, sottises et méchantes.

L'Agonie.

Une agonie de quinze mois !

Ils furent condamnés à mort en août 1886. La date de l'exécution était fixée.

Mais, avec cette confiance toujours trop grande à la légalité, les travailleurs américains firent des efforts inouïs pour trainer l'affaire devant d'autres tribunaux.

On espérait qu'avec du temps de gagné, les passions s'apaiseraient, on porta l'affaire de-

vant ce qu'ils appellent dans leur baragouin la Cour suprême de l'Illinois.

La crapule suprême mit des mois à se réunir, à entendre plaider, à rédiger sa sentence. On plaidait en mai, la sentence fut prononcée en septembre. La cour confirme la sentence ; mais, avec un raffinement de cruauté qui caractérise toute l'affaire, l'exécution fut fixée pour le 11 novembre !

Deux mois d'agonie ajoutés à l'année déjà écoulée. Deux longs mois de souffrance, de lutte entre l'espoir et le désespoir pour leurs femmes. Deux mois terribles, énervants, de préparatifs !

C'était trop ! Aussi a-t-on vu jusqu'à des bourgeois se révolter contre ce raffinement de cruauté et crier : « Assez ! Mettez fin à cette comédie lugubre ! »

Voluptés bourgeoises.

Mais les bourgeois américains ne se laissèrent pas toucher de si peu, et durant ces deux mois, ils s'ingénierent à faire souffrir de toutes les façons les femmes des suppliciés.

Ils ont savouré avec volupté chaque petit détail de l'exécution prochaine et brûlant leurs victimes à petit feu, ils ont savouré leur mort au jour le jour.

« Les femmes font les suaires pour pendre les anarchistes », écrivait la crapule. — « La corde qui servira à pendre les anarchistes est commandée. » — « Elle a été livrée. » — « Le bourreau est perplexé. Exécuter sept hommes à la fois, lui semble une rude besogne. » — « On fait des expériences avec la corde qui servira à pendre les anarchistes. Elle supporte tel poids. Cela suffira : les cochons auront maigri d'ici là. » — « Trop de luxe tout cela ; il faudrait les pendre à une ficelle, pour qu'elle rompit quatre ou cinq fois, avant d'en finir », ajoutait telle crapule de la presse en veine de faire de l'esprit. — « On les pendra en deux fournées. » — « Lesquels d'abord ? Parsons et Spies ? Non, Engel et Lingg. Spies est nerveux, il faut qu'il voie pirouetter ses amis dans les airs. » Et ainsi de suite, des mois et des mois durant.

Et tout cela — dessin de la corde, plan de l'échafaud, plaisanteries de maquereaux, mécanisme de la trappe, — tout était mis, jour par jour, sous les yeux des suppliciés, de leurs femmes.

Non, jamais, nous ne saurions rendre l'horreur, le dégoût, les haines et l'abjection que nous avons ressentis depuis un mois à la lecture des journaux américains.

Mais, tout cela, ils le lisaient les suppliciés. Tout cela était soigneusement mis sous les yeux de ces héroïnes, les femmes de Parsons, de Spies, de Schwab, de Fischer.

Vous, femmes de travailleurs, vous ressentirez toute l'horreur de ce raffinement de cruauté. Et si vous avez du cœur pour aimer, vous saurez haïr. Vous haïrez à mort ces hommes aux montres d'or et ces mégères en robes de soie qui ont tourmenté vos sœurs avec cette cruauté abjecte, inouïe.

Votez-leur une haine à mort. Elevez vos enfants dans cette haine !

Leurs derniers Moments.

Nos frères ont été étranglés vendredi, 11 novembre, à midi.

Schwab et Fielden (un Anglais) avaient été envoyés la veille aux travaux forcés à perpétuité. Lingg était mort. Les bourgeois grinçaient des dents de ne voir que quatre potences.

Quatre potences avaient été érigées dans une cour intérieure de la bastille de Chicago. Ses murs étaient gardés par plus de trois mille hommes.

Un autre cordon de troupes et de police cernait la prison, laissant un espace libre, — un vide de 500 pas de large, autour des murs

de la bastille démocratique. Personne ne pouvait entrer dans cet espace sans une permission écrite du shérif.

Derrière ce cordon — la foule ; pas très nombreuse. On estime que les deux tiers de cette foule étaient des agents en bourgeois, — réguliers, ou loués pour la circonstance.

Leurs femmes traversèrent le premier cordon. Elles demandaient qu'on leur permit d'entrer dans la prison, d'embrasser leurs maris pour une dernière fois. Ce leur fut refusé.

Brutalement, on les poussa dehors. La femme de Parsons, venue avec ses enfants, se défendit à outrance.

On la bouscula, on l'arrêta, on l'emmena en prison avec tous ses enfants.

La mort leur avait été annoncée la veille, dans l'après-midi. Lorsque Schwab et Fielden apprirent que leur peine était commuée en celle des travaux forcés, la tristesse — dit le télégraphe — se peignit sur leurs visages. Ils répétèrent qu'ils préféreraient la mort instantanée à la mort lente.

« Pas un muscle ne bougea sur les visages de Fischer et d'Engel », continue le télégraphe. Parsons sourit, impassible, Spies éclata en une violente harangue contre les assassins.

Engel resta gai jusqu'au dernier moment. Toute la nuit il causa avec le garde en lui racontant des historiettes amusantes, mêlées de propagande anarchiste. — « Vous ne redoutez donc point la mort ? demanda le garde. — Vous me voyez ! » répondit Engel.

Ainsi que Fischer, il regrettait cependant qu'ils n'aient pu faire comme Lingg, et priver ainsi les bourgeois d'une joie de plus. Parsons causa aussi toute la nuit. Et quand il n'en pouvait plus, il chantait ou marchait. Spies envoyait promener le prêtre méthodiste qui lui empoisonnait les derniers moments de sa vie.

— Je vais prier pour vous, répliqua l'empoisonneur.

— Priez pour vous, vous en avez plus besoin que moi ! et Spies se remit à écrire. Dans la nuit, ayant deux gardiens, il les harangua sur l'Anarchie, la lutte sociale, la farce des tribunaux.

Pendant ce temps, le bruit des marteaux leur annonçait que les menuisiers travaillaient dans la cour, sous leurs fenêtres, à dresser la potence.

Tous les condamnés ont bien entendu ce bruit », dit le télégraphe, « mais personne n'en parut affecté. »

À l'approche du jour, tous s'endormirent du sommeil des justes.

Dès le matin, ils étaient sur pieds à écrire, à répondre aux télégrammes sans nombre qui leur parvenaient de tous côtés. Engel, visité par le prêtre méthodiste, engagea avec lui une discussion théologique. Certainement il aura essayé de lui expliquer toute l'hypocrisie de son rôle. Le crampon méthodiste vint encore couvrir Spies qui dut alimenter un cigare et se mettre à écrire pendant que l'autre récitait ses prières.

Fischer racontait à son garde qu'il avait rêvé sa maison en Allemagne, qu'il s'était rêvé redevenu enfant, avec toute la fraîcheur de l'enfance, vivant de tous ses souvenirs d'enfance qui se pressaient dans sa tête.

Les bourreaux faisaient sous leurs fenêtres, l'essai de la nouvelle trappe mécanique.

Fischer entonna la Marseillaise et, des cellules voisines, ses trois frères lui répondirent aussitôt, chantant l'hymne révolutionnaire avant de marcher à la mort.

Ce n'est qu'à onze heures cinquante qu'on vint les chercher. Avec un raffinement de cruauté on avait tout fait pour prolonger leurs souffrances. Ah si quelqu'un d'eux avait pu éclater en sanglots — quelle bonne aubaine pour les bourgeois ! Quand Spies reçut une lettre, et après l'avoir lu, resta pensif un moment, même cet instant de recueillement fut noté et souligné par la meute de la presse.

Mais nos frères n'ont pas offert aux gredins le spectacle désiré. Ils restèrent tranquilles. Ils marchèrent tranquilles lorsqu'on vint les chercher. Alignés sous les quatre potences, Parsons commença un discours : « Hommes et femmes d'Amérique... », mais le capuchon blanc et le nœud mirent fin à ses paroles. Spies s'écria : « Notre voix, camarades, fera plus après notre mort qu'elle n'a fait de notre vivant ! »

— Hourrah pour l'Anarchie ! s'écria Engel.

— C'est le plus beau moment de ma vie ! Vive l'Anarchie ! s'exclama Fischer au moment où la cape et le nœud tombaient sur sa face inspirée et voilaient son doux regard.

Une seconde après, la trappe s'ouvrait et tous les quatre à la fois étaient lancés dans l'espace.

Parsons avait l'épine dorsale brisée : il remua à peine.

Engel, Fischer et Spies se débattaient en convulsions effroyables à voir.

Ce n'est qu'à midi douze, — quatorze minutes après — qu'ils cessèrent de donner signe de vie.

Leurs corps furent rendus à leurs parents et amis et enterrés le même jour.

Votre voix fut forte, votre mort l'a prouvé.

Mais elle le sera encore plus après la mort.

Elle ébranlera les bastilles du Capital.

Terreurs bourgeoises.

Chose remarquable ! La terreur prend déjà les bourgeois devant leur propre crime. « Par ces pendaisons, on a fait des martyrs. On a donné une force nouvelle, une force inconnue aux anarchistes. » Voilà le langage de leurs journaux.

Il y a loin de là à ce qu'ils disaient, il y a quelques mois : — « De simples bandits ! »

La veille neuf bandits furent fusillés au Mexique. Le télégraphe a mentionné leur nombre, et c'est tout.

Pourquoi donc n'a-t-il pas raconté leurs derniers moments avec tous ces détails que nous avons dû abrégé ? Pourquoi ne mentionne-t-il pas s'ils ont chanté juste ou faux, comme il le fait pour Fischer.

C'est que ces quatre « bandits » de Chicago — vous le sentez vous-mêmes — sont grands. C'est que dans leurs paroles, dans leur vie, et dans leur mort, il y a de quoi rendre la vie dure à votre progéniture de repus.

C'était un homme, un héros.

Lingg savait qu'il allait mourir. Il se décida donc à se faire sauter avec ses geôliers, plutôt que de se laisser pendre comme un chien par les bourreaux. Et, dans sa cellule, il avait deux bombes : l'une ronde, l'autre — un tuyau de gaz, rempli de dynamite et de ferraille, avec une capsule au bout. Le moindre choc faisait partir la dynamite et enlevait dans une seule détonation les bourreaux et celui qu'ils voulaient supplicier.

La veille encore, on avait fait une perquisition minutieuse dans sa cellule ; on n'avait rien découvert. Mais, samedi soir Engel avait cherché à s'empoisonner. Depuis longtemps, disait-il, sa femme lui avait transmis une fiole de laudanum : il l'avala samedi.

Le garde posté à la porte de la cellule l'entendit râler. Le médecin arriva en toute hâte, lui fit avaler des émétiques. On le força à marcher dans la cour pendant deux heures. On le ramena à la vie — pour le pendre dans trois jours.

De nouvelles perquisitions furent faites, et on découvrit les bombes chez Lingg.

Mais un homme comme Lingg ne se tint pas pour battu. Il était décidé à ne pas donner aux bourgeois le plaisir de le pendre. Dimanche il écrivit de nouveau une lettre, fière, narguant ses ennemis. Encore et encore on perquisitionna sa cellule : on ne trouva rien.

Jeudi matin, le garde qui se tenait à sa porte vit Lingg allumer un cigare avec la bougie.

Une détonation se fit entendre. On se jeta dans la cellule remplie de fumée.

Lingg gisait par terre, la tête ouvrant de larges blessures béantes. Les chairs du cou étaient enlevées et projetées par l'explosion. La mâchoire était fracassée, le crâne troué.

Il râla encore, mais le sang coulait à flots. Au bout de cinq heures il expira dans d'horribles souffrances.

Il s'était suicidé avec une petite capsule, longue d'un pouce, remplie de fulminate de mercure. Un petit tube enduit de suif qu'il était facile de cacher dans la paume de la main. D'autres tubes du même genre, destinés probablement à ses camarades, furent trouvés dans sa cellule.

C'était un homme, un héros.

Ils n'ont pas perdu Lingg, et sa mémoire vivra dans les cœurs, rappelant toujours comment un homme, qui a fait ses comptes avec la vie, sait narguer ses bourreaux jusque par sa mort.

Les tentatives des Anarchistes

Lingg n'était pas homme à fléchir. Mais il connaissait l'Amérique. Aussi dès longtemps avait-il écrit à ses amis :

« On ne manquera pas d'accuser nos amis de ne pas avoir tenté de nous délivrer de vive force. Mais pour cela, il ne faudrait rien moins qu'une révolution, et le peuple n'y est pas prêt. Notre mort, je l'espère, aidera à lui ouvrir les yeux.

Sa prédiction s'est accomplie. Nos amis n'ont rien pu faire par la conspiration, et on n'a pas déjà manqué des les accuser.

Nombre d'amis armés, sont arrivés des autres Etats, pour essayer de sauver nos frères de vive force. Mais, à quelques centaines, ils ne pouvaient avoir raison des troupes et de l'artillerie.

Et lorsqu'ils essayèrent d'autres moyens, leurs forces furent paralysées. Chaque anarchiste plus ou moins connu de Chicago était traqué par trois ou quatre policiers, dans ses moindres mouvements — sans parler des reporters, — et, qui connaît l'Amérique sait ce qui veut dire un reporter américain.

Depuis un mois la presse avait annoncé que nos frères en prison se préparaient à résister de vive force, que les anarchistes préparaient une prise d'armes.

Les noms des trente-huit hommes les plus actifs, étaient dans les journaux. Chaque pas qu'ils faisaient était rapporté à la police et à la presse. On a fait, comme la police anglaise fait avec les dynamiteurs irlandais, à Liverpool, accompagnant chacun d'eux et trois agents armés, qui sans se déguiser — ouvertement tiennent l'homme prisonnier où qu'il aille — et arment leurs revolvers dès qu'il cherchent à les attirer dans un carrefour ; imposant la révolte des masses en lieu et place de la révolte individuelle.

On ne manquera pas d'accuser les anarchistes de Chicago. Oh, certes, on ne le manquera pas. Quant à nous, nous admirons leur adresse, qui a encore su déjouer bien des pièges, et introduire dans la prison ce qui a permis à Lingg de mourir, sans se laisser toucher par le bourreau.

La bourgeoisie elle-même impose la révolte des masses. Et c'est dans les masses révolutionnaires seulement que la révolution trouvera la force pour lutter contre la réaction. Pas ailleurs.

Une lettre de Chicago

Nous reproduisons la lettre suivante, datée du 29 octobre et reçue de Chicago par un ami.

Elle annonçait un envoi de brochures et n'était nullement destinée à la publicité. Elle n'en est que plus élogieuse.

Deux semaines seulement nous séparent du jour terrible, le fatal 41 novembre. — et nos amis restent ce qu'ils ont toujours été depuis leur arrestation. Fermes comme le roc, fidèles comme l'acier. Nous sommes fiers de leur courage qui n'a pas bronché, de leur intrépidité et de leur dévotion inébranlable.

Ils ont bien supporté l'incarcération et sont toujours gais (*uniformly cheerful*). En fait d'espérance ils n'en ont point, ils sont simplement résignés au sort qui les attend.

Ils comprennent parfaitement que ce jugement de la Cour suprême des Etats-Unis, signifie simplement que l'on veut que l'assassinat soit sanctionné par les apparences d'un appel impartial à la loi.

Persone de nous, cependant, ne se dissimule l'existence du plus abominable complot qui ait jamais germé dans le cerveau humain (the most damnable conspiracy ever conceived in the brain of man).

La terreur s'est emparée de l'Amérique et elle va en croissant à mesure que le jour approche. Les travailleurs ont une vague idée que ce meurtre judiciaire les concerne, eux et leur avenir. Peut-être arrachera-t-il le bandeau de leurs yeux et leur fera voir des deux bêtes jumelles, la propriété et l'autorité, dans toute leur hideur.

« Salut fraternel. »

La Réaction s'annonce.

« Puisque la république des Etats-Unis perd pour des discours, nous pouvons bien en faire autant en Europe. » Voilà la teneur d'un article de fonds, fort remarqué, du *Times*, — organe des marchands de Londres.

Le *Times* avoue que la plupart, du moins, de nos cinq frères pendus à Chicago, n'étaient pas plus fauteurs de meurtres que les agitateurs de Trafalgar Square ou les agitateurs irlandais. Mais il applaudit à l'exemple donné par la République de pendre les agitateurs politiques. Il complimente la police américaine d'avoir chargé, revolver au poing, le peuple à Haymarket. Et il conclut en disant que l'Amérique a donné un grand exemple à l'Europe, et que cet exemple doit être suivi.

Et s'il est suivi, c'est à nous-mêmes que nous devrons nous en prendre ; à ce que nous n'avons pas assez compris qu'à la solidarité internationale des exploités, il n'y a qu'une ligne à opposer — la solidarité internationale des exploités.

Pendant que ceux que les travailleurs considéraient comme leurs porte-voix, ronflaient ou s'occupaient, ici — de scandales Caffarel, là — des inepties d'un Warren, ailleurs — de petits tripotages de parlement ou de boutique socialiste, et ne faisaient rien jusqu'au dernier moment, ou bien trahissaient comme Henry George, la masse des travailleurs avait déjà son opinion faite sur les meurtres préparés à Chicago.

Et lorsque, au dernier moment — trop tard, comme toujours, — quelques hommes et quelques femmes allèrent demander aux travailleurs de se prononcer, ils trouvèrent l'unanimité faite. Dimanche passé en vingt-quatre heures, on réunissait à Londres 16 400 voix protestant hautement contre l'exécution de nos frères. On aurait fait une protestation immense, grandiose, et on aurait affirmé la solidarité de tous les exploités, si chacun avait fait son devoir.

NÉCROLOGIE

Nous avons perdu un ami, un vaillant. Roorda van Eysinga, un des collaborateurs de la *Revolte*, a été brusquement emporté par la mort. Ses intimes savent quelles étaient ses qualités privées, la dignité et la simplicité de sa vie, la cordialité de ses relations, la droiture de sa pensée. Mais si nous pleurons l'ami, nous regrettons plus encore le combattant sincère et sans défaillance. Depuis plus de quarante ans cet homme était sur la brèche et ses ennemis le craignaient autant que l'aimaient ses amis. Surtout le gouvernement du « Gorille », — c'est le nom le plus ordinaire du roi de Hollande, — l'honorait d'une haine toute particulière.

C'est que Roorda était un transfuge du gouvernement et de la bourgeoisie. Elevé dans une école militaire, il avait été envoyé aux Indes en qualité d'officier, puis nommé ingénieur des ponts et chaussées dans la province orientale de Java. Comme haut fonctionnaire de cette île, où les faméliques pullulent par millions, il avait sous son pouvoir des centaines de milliers d'individus et l'on s'attendait bien en haut lieu qu'il suivrait la routine habituelle d'exploitation méthodique et d'implacable tyrannie sur toute cette matière humaine. Mais il se trouva que le jeune ingénieur avait gardé malgré galons et uniforme les sentiments naturels de l'équité et que son cœur battait toujours pour les souffrances d'autrui. Tous ces malheureux le touchèrent, il devint leur ami, puis leur défenseur. Un jour même il commit le crime impardonnable de ramasser sur la route une Javanais blessé que les tigres eussent dévoré la nuit, de le porter dans sa voiture, de le couvrir de sa capote d'ingénieur et de le faire soigner dans sa maison. Pateil manquement aux convenances bourgeoises ne pouvait rester impuni et on le lui fit bien voir. Pour le destituer et le bannir on choisit le moment où une fièvre ardente le minait : on espérait ainsi lui donner le coup de la mort et en être débarrassé pour toujours.

Mais il avait le vouloir énergique, et quand on le transporta à bord du bateau d'exil, pleuré par ses amis javanais qui désormais étaient livrés sans défense à tous les dévotiers officiels, il se promit de vivre pour les opprimés, et c'est en effet pour eux qu'il a vécu, soutenant un combat de tous les jours, de toutes les heures. Jamais il n'a fléchi. Brochures, correspondances de journaux, lettres, annotations de livres, discours, entretiens véhéments, toute son existence se rattachait à la grande cause de l'émancipation des asservis. Graduellement son horizon s'était agrandi. Il avait compris que la cause du paysan javanais est celle de tous les hommes qui travaillent pour enrichir autrui; il ne voyait plus son unique ennemi dans le gouvernement hollandais, mais il embrassait tous les autres gouvernements dans son exécration, il savait ce qu'était le grand parasite du travail, le capital, et dans ses dernières années, il était devenu le compagnon de tous les révoltés.

Mais il était resté surtout l'ami des malheureux que l'excès même du malheur empêche de se plaindre et qui regardent tristement devant eux comme les bœufs qu'on mène à l'abattoir. Ceux qu'il aimait de toute son âme étaient ces pauvres Javanais, ces êtres si doux, si dévoués, si empressés au travail solidaire, et pourtant si cruellement opprimés, réduits à l'état de troupeaux! Il pensait à eux quand il rendit le souffle. « Pensez à mes Javanais! » fut sa parole d'avant la mort.

Nous y pensons, ami, nous pensons à tous les déshérités et notre cause est solidaire de la leur. Qui humilie l'un de nos frères travailleurs en quelque partie du monde que ce soit nous offense tous. Nous ne reconnaissons ni frontières, ni races, ni couleurs. Tous les malheureux sont nos compagnons, et si nous brisons notre chaîne c'est pour courir vers eux et briser la leur. Qui nous acceptons l'héritage de lutte qui nous est confié et nous continuerons l'œuvre de nos morts. Ce n'est pas en vain qu'ils auront vécu!

BORDEAUX. — Nous avons enterré le 3 novembre, un de nos plus vaillants et de nos plus dévoués compagnons. C'est le compagnon Léonard, sculpteur, possédant outre le talent de son métier celui d'écrivain distingué. Nous tâcherons de réunir tous les manuscrits du regretté Léonard pour les faire imprimer et livrer à la publicité.

Notre ami Léonard est mort, comme meurent presque tous les travailleurs, sur un grabat d'hôpital. Son frère, qui jouit d'une position de fortune plus aisée, ne s'est soucie de lui que pour le faire enterrer, c'est-à-dire pour voler son cadavre à ses amis auxquels, prévoyant l'issue fatale de sa maladie, il avait recommandé de s'opposer à toute espèce de grimaces religieuses ou civiles sur sa tombe.

Une trentaine de compagnons se rendirent au cimetière. Là, en présence de l'assistance, l'un d'eux retraça à grands traits ce que fut cet homme à l'esprit juste et généreux, en révolte continuelle contre les infamies d'une société pourrie, payant cher souvent ses actes d'indépendance, mais voulant rester homme et digne avant tout; combattant les injustices et se révoltant contre le décorum dont la classe repue les affuble; rappelant les vaincus à la dignité et flagellant sans pitié les avachis et les chiens couchants de la classe ouvrière. Telle a été sa lutte incessante.

Puis, comme pour faire protester le défunt contre les grimaces qui venaient d'avoir lieu autour de son cercueil, un compagnon lut un fragment d'une de ses poésies: *Prophétie*, publiée dans le *Revolte*.

MOUVEMENT SOCIAL

France

BORDEAUX. — M. Lullier, ex-officier de la Commune aujourd'hui directeur d'un journal opportuniste en Corse, a essayé de faire sa réapparition dans le monde politique. Il a fait une conférence à la salle de l'Alhambra, parlant de fadaïses politiques, de M. Thiers « auquel il doit la vie » et a fini par une péroraison patriotique.

Un compagnon lui répond qu'il n'a point qualité pour critiquer la situation — c'était le sujet de sa conférence — puisqu'il est un de ceux sur qui en retombe la responsabilité. Puis il rappelle la conduite de Lullier pendant la Commune et devant les conseils de guerre.

— Je n'ai jamais fait partie de la Commune, répond Lullier.

— Et votre képi de général, qui avait un galon de plus que les autres, exhibé sur le comptoir des juges lors de votre procès.

— Je me fous de la Commune.

Le citoyen Faure lui reproche en termes très sévères, de renier tous les partis auxquels il a appartenu et d'essayer de les salir.

Lullier interrompt l'orateur, mais le public se met à le huer et c'est sous les apostrophes de traître, vendu, menteur, au mur! etc., qu'il opère sa sortie qui a assez l'air d'une fuite piteuse.

Espérons que cette fois-ci, il en aura assez et ne reviendra plus sur l'eau.

Angleterre

La révolte de Londres.

Dimanche passé, Londres a été à deux doigts d'une émeute sanglante. Les journaux se félicitent qu'il n'y ait eu que 200 blessés, et que personne ne soit resté sur le carreau.

Nos lecteurs savent que le Trafalgar square était devenu le lieu de meetings de chaque jour des ouvriers sans travail.

La vue de cette misère dans le centre de Londres, au milieu de la richesse inouïe des quartiers voisins, gênait les bourgeois. Les discours devenaient de plus en plus violents. Qui sait, si un jour les va-nu-pieds n'allaient pas inonder les quartiers voisins?

Les boutiquiers des alentours grognaient. Les pauvres gênaient leur commerce!

Les gouvernants ne demandaient qu'un prétexte et — désormais tout meeting au square fut défendu.

La défense souleva une tempête d'indignation. Si le square est défendu aujourd'hui, le parc le sera demain. Et le droit de réunion et de manifestation dans la rue, auquel les Anglais tiennent, comme à l'unique moyen pour le peuple de manifester sa volonté aux gouvernants, se trouvera annihilé.

Il se trouva qu'un meeting, convoqué par les radicaux, pour protester contre l'arrestation d'O'Brien en Irlande, avait été déjà annoncé pour dimanche. Il se trouvait aussi prohibé.

Alors, les radicaux firent appel aux socialistes, et il fut décidé de tenir le meeting sur le square, — coûte que coûte.

Chose à noter. Un seul membre du Parlement, Cunningham-Graham — le seul aussi qui signât la pétition en faveur de nos frères de Chicago — prit part au mouvement. Tous les farceurs politiques, libéraux et radicaux, s'y opposèrent, jusqu'au finaud Bradlaugh qui n'a pas encore « fait son opinion » à ce sujet. Toute la presse bourgeoise, sauf un journal; tourna contre.

L'unanimité fut faite: les bourgeois d'un côté, le peuple de l'autre.

Dimanche des milliers de policiers faisaient un double cordon de quatre rangs chacun autour du square. La troupe était sur pied, cartouches en gibernes, postée sur une façade du square.

A midi, un meeting très exalté fut tenu à Clerkenwell Green, dans l'Est, et la colonne ouvrière, drapeaux en tête, le drapeau rouge au vent, se mit en marche. Des hommes à cheval qu'on nommait maréchaux, aidaient les colonnes à s'organiser.

Les colonnes de l'Est, du Nord, du Sud et de l'Ouest devaient arriver à une heure fixe vers le square et l'envahir de tous côtés. Mais la force ouvrière principale devait venir de l'autre côté de l'eau, réunissant les communes du Sud, du Sud-Est, du Sud-Ouest, jusqu'à Woolwich. Les sections socialistes les plus résolues, — celle de Battersea, de Chelsea, etc., devaient en faire partie.

La colonne marchait, forte de 20 000 hommes, tous porteurs de bâtons, quelques-uns armés d'armes improvisées: pique avec couteau à huitres bien affilé, tuyaux de gaz, etc.

Mais à deux kilomètres du square la police avait dressé une forte embuscade. Une nuée d'agents, bâton ferré en main, tombèrent sur le flanc de la colonne, pendant que la police à cheval chargeait de front. La mêlée fut épouvantable. Il tomba plus de cent blessés, noyés dans leur sang, du côté du peuple. C'est à peine si quelques policiers eurent des côtes de brisées ou quelques légères éraflures avec des armes tranchantes.

La colonne du sud, prise à l'improviste, fut dispersée, et les charges répétées de la police à cheval empêchèrent de se reformer. Les drapeaux furent saisis.

Le mot d'ordre ayant été de gagner le square individuellement en cas de déroute, cela aida beaucoup à désorganiser la colonne.

Il en fut de même avec les colonnes de l'Est et du Nord. Elles étaient dispersées bien avant d'arriver au square.

Vers cinq un char, chargé de vieux bois, avec des vieux gros clous bien en place, s'approcha du square. Ees hommes intelligents l'avaient envoyé, parait-il. Il fut renversé et le peuple s'arma de ce bois pour frapper sur la police.

Cela chauffa un moment, et alors un escadron de gardes à cheval, avec un magistrat en tête, — pour lire l'acte de rébellion, — arriva au grand trot. L'ordre fut donné à l'infanterie de charger les fusils, et — le soldat est toujours un soldat, — les officiers eurent toutes les peines d'empêcher les brutes de tirer; deux ou trois épaulaient les fusils, et les balles allaient pleuvoir si des officiers ne s'étaient jetés à temps sur ces hommes.

Graham, le membre du parlement, et Burnes, le socialiste, avaient juré d'être sur le square et de parler. Suivis de quelques amis, ils se jetèrent sur les policiers pour pénétrer à travers leurs rangs serrés. Ils furent, Graham surtout, terriblement assommés. Tout couvert de sang, saisi par sa chevelure luxuriante, il fut traîné ainsi dans le square.

Il y était. Là, entourés de policiers, lui et Burnes commencèrent à parler aux travailleurs et aux curieux qui avaient réussi à y pénétrer individuellement. Alors des charges furent faites sur ceux qui étaient dans le square, piétinant femmes et enfants.

Plus tard, les charges de cavalerie furent étendues aux alentours du square et à la tombée de la nuit tous étaient dispersés.

A l'hôpital de Charing Cross, près du square, 150 blessés ont été soignés. Les blessures sont toutes « légères »: rien que la peau du crâne fendue par les bâtons plombés, ou des mâchoires brisées.

La police a gagné la victoire. Mais une victoire chèrement gagnée.

La scission entre le peuple et les riches est achevée. L'émotion est formidable dans le pays. Les bourgeois félicitent la police. En effet, elle a agi avec une brutalité sans précédent, constatée par des centaines de rapports et de lettres.

Dimanche prochain, le peuple de Londres va recommencer. Des contingents arriveront certainement de province.

PETITE CORRESPONDANCE

R. à Beaucaire. — R. à Berre. — L. au Mans. — B. à Naples. — M. à Armentières. — P. à St Denis. — B. à Vienne. — D. à Bourges. — D. à Buisieux. — L. à Bridgville, (Amérique). — N. à Chaux de Fonds. — P. à Arras. — B. à St Pierre d'Albigny. — G. à Brest. — M. à Calais. — R. à Argenton. — L. à Rouen. — F. à Reims. — Reçu timbres et mandats.

K. à Marseille. — Il ne nous reste plus que les « Produits de l'Industrie » et « l'Anarchie dans l'évolution socialiste ».

Groupe « Justice » à Argenteuil. — Au prochain N° La Marotte. — Accepté.

Jean Souffrance. — Il y a certainement de la bonne volonté dans vos vers; mais ils ne sont pas encore assez bien pour les placer dans un recueil littéraire.

Imprimerie Jurassienne. — Envoyez un exemplaire du VI^e Congrès et un de l'histoire de l'Internationale à Fauché, 12, rue Nicaise à Reims.

M. à St Quentin. — Distribuez les invendus. E. M. rue Baudelique. — Nous n'avons plus les journaux demandés.

B. à Arras. — Nous avons écrit à Genève. F. à Toulon. — Avez dû recevoir les 2^e P. de la T. B. à Gargas. — Les abonnements seront servis.

L'Idée Ouvrière. — Envoyez 10 ex. à Demory, 35, rue de Dunkerque à Armentières.

SOUSCRIPTION PERMANENTE pour la propagande révolutionnaire

Listes précédentes 230,85
D à Pau 25 fr, E W à Adelaide (Australie) 25 fr, Un copain de la rue Martin 0,50, Alger, liste T 5,45, Un bourgeois, Paris, 1 fr, P A à Mantes 0,80, groupe de Guise 1 fr, Vente de vieux timbres 6,50, reliquat salle Horel 0,40, Nîmes, A par B 5 fr, Madeleine lèz Lille, liste, 1,70, Fontaines près Grenoble, liste, 3,75, Dijon, liste, 1,45.
Amiens, Jovené 0,25, Gustave 0,30, Delcroix 0,25, Henri 0,20, Cornille L 0,25, Louis 0,20, Justin 0,20, une citoyenne 0,20, Jules Ablard 0,10, X 0,15, L J 0,15, Graux 0,20, C 0,25, C J 0,20, B 0,05, J C 0,05, Morel 0,20, D 0,40, M 0,20, A 0,25, L 0,25, R 0,10, T 0,10, D 0,20, Mil. 40 f. — X. 0,10. — X. par G. de Beauvais 1 f. — G. à Brest 3,25. — Total, 357,45.

CONVOCATIONS

« La Marotte littéraire anarchiste », réunion tous les jeudis à 8 1/2 h., salle Lestrade, 28 rue des Couronnés

Le Gérant J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Échiquier.